

BALZAC

Le médecin de campagne



HONORÉ DE BALZAC

Le Médecin de campagne

suiwi de

La Confession

PRÉFACE DE PIERRE BARBÉRIS

LE LIVRE DE POCHE

20.2021
C. H. B.
Le texte de ce volume a été établi d'après l'édition facsimilé des *Œuvres complètes illustrées* de Balzac publiée par les Bibliophiles de l'Originale.

Pierre Barbéris, professeur de littérature française à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, est l'auteur de *Balzac et le mal du siècle* (2 volumes, Gallimard, 1970), *Le Monde de Balzac* (Arthaud, 1972) et *Mythes balzaciens* (Armand Colin, 1972) qui constituent une étude complète (génétique, thématique, idéologique) de l'œuvre de Balzac, lue comme l'une des œuvres témoins de la littérature romantique-critique. Il a publié également *Balzac, une mythologie réaliste* (Larousse, 1971) qui est un livre d'initiation à la problématique balzacienne.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

suivi de

LA CONFESSION

ŒUVRES D'HONORÉ DE BALZAC

Dans Le Livre de Poche :

- LA DUCHESSE DE LANGEAIS, *suivi de* LA FILLE AUX YEUX D'OR.
LA RABOUILLEUSE.
LES CHOUANS.
LE PÈRE GORIOT.
ILLUSIONS PERDUES.
LA COUSINE BETTE.
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.
LA VIEILLE FILLE, *suivi de* LE CABINET DES ANTIQUES.
LE LYS DANS LA VALLÉE.
LE CURÉ DE VILLAGE.
CÉSAR BIROTTEAU, *suivi de* LA MAISON NUCINGÈN.
LA PEAU DE CHAGRIN.
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.
PIERRETTE, *suivi de* LE CURÉ DE TOURS.
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU, *suivi de* LA MESSE DE L'ATHÉE.
MODESTE MIGNON.
HONORINE, *suivi de* LA FAUSSE MAÎTRESSE *et de* ALBERT SAVARUS.
LOUIS LAMBERT, *suivi de* LES PROSCRITS *et de* JÉSUS-CHRIST EN FLANDRE.
LES PAYSANS.
URSULE MIROUËT.
GOBSECK, *suivi de* MAÎTRE CORNÉLIUS *et de* FACINO CANE.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.
UN DÉBUT DANS LA VIE, *suivi de* UN PRINCE DE LA BOHÈME *et de*
UN HOMME D'AFFAIRES.
L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.
LES EMPLOYÉS.
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU, *suivi de* PIERRE GRASSOU, SARRASINE,
GAMBARA *et* MASSIMILA DONI.
LA MAISON DU CHAT QUI PELOTE.
L'ILLUSTRE GAUDISSERT, *suivi de* Z. MARCAS, GAUDISSERT II,
LES COMÉDIENS SANS LE SAVOIR *et* MELMOTH RÉCONCILIÉ.
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
ÉTUDES DE FEMMES.

PRÉFACE

Le Médecin de campagne s'écrit et s'inscrit à l'intersection de deux grandes lignes de forces de la vision balzacienne du réel et du possible : le sous-développement rural et l'utopie. Description et proposition : « en avant », comme aurait dit Balzac avec les saint-simoniens, se trouve alors posé, mais de manière neuve, le problème, lui aussi balzacien, de la vie privée et de l'aventure individuelle des passions. Un village des Alpes, un traité de civilisation moderne, un héros et son histoire : ce livre qui dérouta la critique en 1833 et qui demeure assez difficile à lire par les amateurs de roman bien fait, s'il paraît écrit de pièces et de morceaux, est en fait le lieu de convergence et surtout de relance de tout un ensemble de prises de mesure qui définit un nouveau romanesque encore aujourd'hui surprenant. Rien ne serait plus faux que de chercher l'explication de cette apparente et gênante disparate dans l'histoire et les problèmes d'une simple fabrication, cette histoire et ces problèmes n'étant que les signes de l'élaboration d'une nouvelle manière de dire : forme et sujet,

forme-sujet. Vie privée, vie de campagne sont un ici dont l'analyse complète exige un ailleurs. Cette dialectique ne fonctionne pas sans poser des problèmes.

Le Médecin de campagne (deux volumes in-8°) est publié en 1833, alors que Balzac n'est encore l'auteur (du moins avoué, car il faut tenir compte d'une importante production pseudonyme de 1822 à 1825), à part de nombreux contes et nouvelles, que de trois ouvrages ayant une réelle ampleur : *Le Dernier Chouan*, la *Physiologie du mariage* et *La Peau de Chagrin* auquel on peut ajouter la petite *Notice biographique sur Louis Lambert* écrite en juin 1832. On peut même dire que la *Physiologie du mariage*, œuvre théorique et non d'imagination, n'étant guère qu'une juxtaposition de chapitres d'analyse et d'articles, Balzac n'a alors composé que deux ouvrages importants, le second seul, d'ailleurs, fait de pièces et de morceaux, lui ayant imposé un travail réel d'assemblage et de fusion. On sait, d'autre part, quel mal il eut pour aller au bout de ces deux entreprises, toutes deux assez modestes au départ, d'intention comme d'étendue, et qu'il transforma, chemin faisant, en grandes fresques ou ensembles. Lorsque Balzac écrit *Le Médecin de campagne*, une fois encore à partir d'un projet, lui aussi très modeste, de petit récit in-18°, s'il est rompu au conte et à la nouvelle, il n'est encore qu'un romancier assez inexpérimenté : mais *Le Médecin de campagne* est autre chose qu'un roman, au sens ordinaire du terme. C'est une œuvre qui se relie à certaines des impressions, des idées, voire à certains des travaux les plus

anciens du romancier. Ainsi s'explique sans doute en grande partie ce phénomène d'éclatement auquel on assiste à partir d'une première intention simplement moralisante. Les premières traces apparaissent alors qu'il n'est encore qu'un tout jeune homme cherchant ses orientations et ses repères.

On s'est beaucoup intéressé, naguère, à ce docteur Romme, que Balzac aurait pu rencontrer en 1832 dans son village dauphinois de Voreppe. On a même cru reconnaître Voreppe dans le village du roman. Sans exclure la possibilité de cette source, il faut bien admettre aujourd'hui qu'il en est de plus convaincantes et surtout de plus significatives. La figure du docteur Bossion, de l'Isle-Adam, ami de Villers-la-Faye chez qui Honoré fit plusieurs séjours de 1812 à 1821, sorte de saint laïc dont l'épithaphe dans le cimetière du village atteste qu'il fut « animé constamment par l'amour de l'humanité » et qu'« il prodigua, au préjudice même de sa santé, tous les secours de son art aux habitants de la campagne », est sans doute la plus ancienne. Il faut certes se méfier de l'affirmation de Laure Surville selon qui le docteur Bossion aurait été le « modèle » du docteur Benassis : d'autres influences déterminantes interviendront plus tard ; mais on sait aujourd'hui quelle est chez Balzac l'importance de ces premiers impacts. Bossion d'ailleurs, avec Villers-la-Faye (bienfaiteur lui aussi, et ami de ses concitoyens), avec Bernard-François Balzac (organisateur et philanthrope, administrateur d'hôpital, et théoricien de la récupération aussi bien des forçats libérés que des

filles séduites) a sans doute contribué à définir pour le jeune homme les contours d'un premier univers laïque, d'une idéologie et d'une pratique scientifiques, voire scientistes, matérialistes et humanistes dont relèveront aussi bien le vieux républicain Niseron, dans *Les Paysans*, que le docteur Minoret, dans *Ursule Mirouët* ou que Benassis lui-même, contre qui prêchera le curé. Il est vrai que Bossion, toujours selon son épitaphe, était également animé par « les sentiments de la religion » : c'est là un autre contact avec les « Lumières », mais du côté de Rousseau plus que du seul côté de Voltaire. Une religion active, proche des réalités et des besoins, n'est pas immédiatement contradictoire avec une action sociale appuyée sur le Droit, les connaissances positives et les aptitudes à l'administration. Le médecin de campagne, avec le curé de village, est l'une des figures à la fois secondaires et essentielles de la lutte que livrent sur de multiples fronts, depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, les hommes de progrès : voltairiens, libéraux, jansénistes. Ils avaient été, longtemps, à contre-courant de l'ancien régime et de ses survivances structurelles ou sentimentales. On les verra, de plus en plus, à contre-courant de l'utilitarisme et de l'indifférentisme propres à la bourgeoisie urbaine, affairiste et de courte vue, laissant s'enfoncer et contribuant à laisser s'enfoncer dans le sous-développement d'immenses régions de la réalité française. Un Bossion, très tôt, fut une figure du refus opposé au laisser-faire et à l'idée que les mécanismes de la société libérale étaient « naturels ».

L'étape suivante fut la rencontre, précisément, avec cette France sous-développée, à l'écart de la « civilisation », plus immédiatement et plus brutalement visible en certaines régions que dans la calme et riante vallée de Montmorency. Avant toute rencontre personnelle, Balzac sur ce point dut avoir des informateurs, dont il n'est malheureusement pas possible aujourd'hui, de donner les noms ni même de deviner la carrière ou la trace. Ce qui est sûr c'est que, en 1823, dans des brouillons pour *La dernière Fée*, apparaît le village perdu coupé du progrès aussi bien que des horreurs ou des absurdités propres aux cités. Fait à noter, il s'agit d'un village situé dans une région montagneuse, et, très précisément, d'un village d'*Auvergne*. Enfin Balzac affirme nettement tenir ses renseignements d'un « ancien receveur général du Cantal », ce qui, par-dessus *Le Médecin de campagne*, conduit évidemment, en passant par le séjour de Raphaël au Mont-Dore dans *La Peau de chagrin*, au *Curé de village* et souligne ainsi la parenté profonde qui unit les divers éléments des *Scènes de la Vie de campagne*. Dans *La dernière Fée*, le village d'Abel est, lui aussi, un village perdu, dans lequel on ignore tout des événements et des mœurs de la capitale. L'Histoire toutefois a quand même passé sur cette petite communauté : le maire, Granvani, s'est enrichi en acquérant des biens nationaux; l'ancien soldat de la Grande Armée, Jacques Bontemps, nostalgique et malcontent, témoigne de l'importance de l'héritage comme du contentieux

militaire dans les villages. Mais il faut le dire : le thème réaliste a comme avorté, Balzac ayant tenu à faire un roman symbolique et poétique, et ayant, finalement, malgré les premiers brouillons, « désocialisé » son village, gardé en réserve et à décrire pour plus tard ce type de communauté d'une France réelle et encore à connaître auquel il avait d'abord pensé.

Le thème reparaît ensuite, mais cette fois avec un passage à l'expression romanesque plus poussée, dans un roman que Balzac dut écrire sans doute aux environs de 1828, *Une Blonde*, qui ne sera publié qu'en 1833 par les soins d'Horace Raison. Frédéric Maranval, profondément blessé par une catastrophe privée (il a chassé sa fille de chez lui pour ce qu'il supposait être son inconduite) s'est retiré dans un petit village des Pyrénées; il a consacré ses forces à faire du bien aux habitants et à sa mort ceux-ci inscrivent sur sa tombe une épitaphe qui dit leur reconnaissance. La rédaction d'*Une Blonde* faisait suite à la découverte par Balzac, en 1827, d'une grande figure quasi légendaire de la philanthropie active sous la Restauration : le pasteur Oberlin. Cette année-là, Balzac avait imprimé un petit livre de Mme Guizot, *L'Ecolier*, qui, entre autres histoires morales, proposait à la jeunesse l'exemple du bienfaiteur du Ban-de-la-Roche, en Alsace. Mme Guizot avait habilement choisi : toute une bibliographie prouve que le pasteur Oberlin occupait alors dans l'opinion une place assez comparable à celle du docteur Schweitzer au xx^e siècle. Jouy lui avait consacré un « reportage » de son *Ermite en*

province (1822, recueilli en volume en 1826). Mahul lui avait fait une place dans ses *Annales biographiques*, en 1827, et l'année de sa mort Lutteroth avait écrit une importante *Note sur Jean-François Oberlin, pasteur à Walbach, au Bande-la-Roche*. Dès 1818, sur rapport du grand agronome François de Neufchâteau qui s'était rendu sur place, la Société Royale d'Agriculture lui avait décerné une médaille d'or. L'année suivante Louis XVIII avait décoré de la Légion d'honneur cet homme qui pourtant avait été l'ami du régicide abbé Grégoire. Il semble ne faire aucun doute qu'*Une Blonde* doive à ce grand exemple. Comme, d'autre part, c'est au rapport de François de Neufchâteau que Balzac semble bien avoir pris l'ouverture de son *Médecin de campagne* (la découverte progressive du village et de son bienfaiteur par l'étranger qui arrive), on peut affirmer que c'est bien pendant les dernières années de la Restauration qu'a pris forme dans son esprit un sujet qui devait toutefois attendre encore quelques années avant de devenir balzacien.

Un autre événement pendant ces années de silence qui séparent la période pseudonyme de Saint-Aubin du retour à la littérature, avait d'ailleurs certainement contribué à la cristallisation du mythe ! Le 30 mars 1827 était mort un autre grand philanthrope et organisateur : le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, dont les obsèques devaient donner lieu à des incidents scandaleux (interdiction des manifestations organisées par la jeunesse libérale, intervention de la police, cercueil porté à bout de

bras et renversé, etc.). Or, La Rochefoucauld, dans son village de Liancourt, avait, lui aussi, organisé, instruit, développé. A la différence d'ailleurs d'Oberlin, homme religieux, il avait, lui, pratiqué au nom d'une philosophie laïque et nettement dans la ligne des Lumières. Si Oberlin avait été un homme de Dieu, cherchant par l'intermédiaire de la civilisation, à ramener des âmes, La Rochefoucauld (révoqué par Villèle) avait été un matérialiste et un homme de science. Cette constatation se trouve d'ailleurs dans une publication alors imprimée par Balzac lui-même, *La Malle-Poste*, dont il fut sans doute l'un des rédacteurs : « La vie de M. de La Rochefoucauld-Liancourt est un témoignage de ce que peuvent les vertus bienfaisantes dirigées par les lumières et fécondées par l'industrie [...] Il a fait tout ce qu'une administration malfaisante ne l'a pas empêché de faire. M. de La Rochefoucauld a été le Vincent-de-Paul de notre siècle; il l'a égalé en vertus; mais le philanthrope a sur l'apôtre l'avantage que devaient lui assurer la philosophie et le savoir, ses travaux ont produit des fruits plus abondants et plus salutaires. » On aura noté que l'œuvre de La Rochefoucauld, comme celle, d'ailleurs, d'Oberlin, s'était développée malgré les obstacles bureaucratiques, contre une administration immobiliste et routinière que retrouveront sur leur chemin aussi bien Benassis dans *Le Médecin de campagne* que l'ingénieur Gérard dans *Le Curé de village*.

Cette vive poussée du thème vers 1827-1828 n'est pas, toutefois, un accident purement balzacien. L'au-

dience rencontrée par le mythe Oberlin était déjà une preuve de sensibilisation de l'opinion à partir de problèmes objectifs d'ensemble. Mais, de plus, et très précisément, on voit toute une partie de la Presse, la plus intelligente, s'interroger sur les problèmes des campagnes françaises.

Si en effet l'on s'accorde à saluer les importants progrès réalisés par le commerce et l'industrie, on constate aussi, et l'on déplore vivement, les retards de l'agriculture. De nombreux articles du *Globe* par exemple, de 1825 à 1827, traitent de cette question. Mathieu de Dombasle et sa ferme expérimentale de Roville sont cités en exemple, ainsi que l'œuvre de Bigot de Morogues en Sologne. Mais, explique *Le Globe*, les spéculateurs ne s'intéressent pas à la terre, de rapport trop lent; ils préfèrent la Bourse, les assurances, les manufactures. En d'autres termes, l'agriculture française souffre de l'une des conséquences les plus immédiates du libéralisme; la recherche du profit. Pour la faire sortir de son sous-développement, il faudrait des capitaux, et des capitaux ayant d'autres ambitions que la rentabilité rapide et à tout prix. La solution balzacienne sera romanesque : Benassis, comme plus tard Véronique Graslin¹, investira dans son œuvre de rénovation et de progrès de l'argent qui relève d'autre chose que des fatalités libérales. Il est à noter d'autre part que selon *Le Globe* (qui n'est pourtant pas encore saint-simonien) seule l'*association*

1. Voir la préface au *Curé de village*, dans la même collection.

peut résoudre le problème des campagnes françaises; il est fréquemment question de *colonies* agricoles : on sent bien qu'il n'est pas de solution individualiste et *libérale* aux problèmes de la France rurale. Les campagnes laissées aux initiatives individuelles telles qu'elles peuvent être et se manifester alors ? On verra quel sera le résultat dans *Les Paysans* : non pas plus de production, mais émiettement, atomisation, endettement des tenants d'illusoire lopins, consécration de la puissance bourgeoise, extra-paysanne des usuriers bourgeois (ou, pour parler en termes modernes, des loueurs de capitaux, que n'ont pas encore relayés les organismes « modernes » de crédit) des villes; non pas promotion donc, mais bien, malgré les apparences (accession à la propriété) prolétarianisation des paysans.

Il semble que ce bouillonnement autour du problème de la vie de campagne à la fin de la Restauration ait eu quelques intéressantes conséquences littéraires, ailleurs que chez Balzac. Par exemple dans *Armance* de Stendhal, lorsque Octave de Malivert (impuissant cherchant la puissance) est à l'affût d'une activité qui donne enfin un sens à sa vie, il songe entre autre à se rendre en province pour y faire des expériences agricoles : il s'agit là sans doute, chez Stendhal, très au courant des problèmes économiques d'actualité comme le prouve son pamphlet *D'un nouveau complot contre les industriels* (1825) et ses articles du *Courrier anglais* consacrés à l'économiste Charles Dupin, de tout autre chose que de simples réminiscences, par exemple, de *La Nouvelle Héloïse* et de l'épisode de Clarens. Il est à no-

ter que les représentants de la littérature traditionnelle et pseudo-réaliste (Hugo et les « romantiques ») n'ont pas été touchés par cette vague, alors qu'elle se répercute dans l'œuvre des deux grands réalistes, Stendhal et Balzac.

L'étape suivante est constituée par un texte dont il est souvent question dans la *Correspondance* et qui a été retrouvé par Pierre Citron. Fin juillet 1830, alors que Mme de Berny se rendant à Paris l'avait laissé seul au bord de la Loire à La Grenadière, Balzac décida d'aller rendre visite aux Margonne à Saché. En chemin, il fit deux rencontres qui le frappèrent : un pêcheur et sa femme près d'un ruisseau, puis, dans une chaumière, une vieille à qui il demanda du lait; cette femme vivait entourée d'enfants qu'elle élevait et qui n'étaient pas les siens. Balzac fut impressionné par la simplicité, par la poésie de ces simples gens, qu'ignorait la littérature romantique alors déchaînée. D'autre part, les naïves images de plâtre, ce christianisme populaire, ces croyances, prirent parti, dans son esprit, contre la sécheresse et la vanité de la « civilisation ». Il pensa immédiatement tirer quelque chose de cette aventure inattendue : pour un keepsake que devait publier Levavasseur, il entreprit de rédiger une *Scène de village*, mais l'affaire ne se fit jamais, et le manuscrit fut rangé dans les dossiers; des enquêtes récentes ont permis de vérifier que la rencontre n'était nullement imaginaire et que la femme Martin avait réellement existé. Repris par ses sujets « parisiens » Balzac renonça à sa *Scène de village*,